

QUEL EST TON NOM ?

Je ne saurais trop vous dire d'où je viens ni à quel moment je me décide à sortir de mon trou. Je nais quelque part dans le sillon rhodanien où les vallées sont encore larges et spacieuses où les arbres fleurissent librement aux premiers jours du printemps quand les vignes tortueuses s'enracinent profondément dans leur passé enterré.

En général c'est au petit matin que je me lève dès que le soleil a fait sa timide apparition. Parfois quelques cumulus imprudents osent se mettre en travers de ma route mais comme j'affectionne un ciel dégagé, tout doucement je les chasse. Au début il ne s'agit que d'un faible courant d'air mais insensiblement par petites touches je les pousse vers la mer où ils vont se perdre au-dessus des flots bleus. Pauvres nuages!

Eh oui moi aussi je suis un capricieux. Caprice du temps, caprice de la nature que la nature elle-même ne peut expliquer, caprice contrarié, allez savoir?

Avec une désinvolture appliquée je me balance sur quelques rameaux à flanc de coteaux avant de m'élancer dans la vallée du Rhône. Quand je traverse Tain-L'Hermitage, un petit village blotti au pied de ses célèbres vignobles, je m'enhardis, souffle quelques rafales soudaines, une façon de m'annoncer. Dans les vergers les jeunes pousses qui me redoutent s'accrochent solidement à leur pédoncule. Si je suis de bonne humeur je n'insiste pas mais si l'envie m'en prend je pourrais les emporter comme de simples fétus de paille. Certaines années, des arboriculteurs mécontents me rendent parfois responsables de leur mauvaise récolte mais ce ne sont que des prétextes car je suis dans la nature un air du temps, de tous les temps devrais-je dire.

Indifférent, irrésistible je poursuis ma course en avant. Dans mon périple je traverse Valence, la capitale. Arrivé à cet endroit je prends un malin plaisir à me gonfler. Dans mon ascension j'improviserai avec les martinets un ballet aérien dans lequel leurs prouesses rivalisent avec ma tourmente. Puis subitement, contre toute attente, dans une sorte de dépression passagère la ville me prend dans ses bras. Je me répands alors dans les rues étroites et serrées de la cité, m'insinue par petits jets sous forme de bourrasques agrémentées de tourbillons, me débats à l'encoignure de portes, cogne aux volets, tête. Plus sournois, je déverrouille quelques loquets mal fixés, m'infiltrerai dans des recoins intimes, perce les endroits les plus secrets au désarroi de ses occupants.

En automne, parfois pris au piège dans les cours de récréation je me débats lentement avant de m'élever brutalement en spirales soulevant des quantités de feuilles mortes que je disperse au gré de mon humeur pour la plus grande joie des enfants. Certains jouent avec moi à la course des avions où la feuille de platane découpée de leurs petits doigts agiles devient l'hélice d'un chasseur de haute voltige.

Emporté par mon élan je cours sur les avenues là où il y a le plus de monde.

De voir ainsi ces messieurs les bras tendus courir après leur chapeau ne me laisse pas indifférent. Enflés comme des baudruches vont-ils parvenir à récupérer leur couvre-chef ? Dans un méli-mélo, tragi-comique, d'une talonnade j'expédie au loin cet artifice humain.

Je suis un peu fou, d'un esprit extravagant, non? Ce serait une erreur de croire cela.

On pourrait aussi me comparer à une fugue bien enlevée dans laquelle la course, plutôt, la danse des passants serait une farandole provençale.

Mon agitation n'est pas que de l'insolence, c'est tantôt une suite de mouvements rapides apparentés à de la musique faite de coups impromptus d'une forme libre et invisible, tantôt une valse improvisée de mélodies sifflantes au sommet des montagnes ou de compositions déferlantes dans les haubans d'un voilier.

Plus polisson et moins mélomane je me faufile sous quelques jupes que je soulève plus par coquetterie du spectacle que par esprit retors. Vous pouvez me croire Mesdames....

Mais je n'ai pas le temps de considérer toutes ces figures de style.

A peine sorti de Montélimar je dois affronter d'immenses éoliennes disposées en rang d'oignons dont leur seul but est de m'enfermer dans des bobines. Mais ma détermination n'a d'égale que ma turbulence et par défi je m'engouffre dans ces turbines pour les laisser tourner en rond. Ravi de mon exploit je m'envole vers d'autres aventures..

Enfin quand j'entre dans Avignon je prends toute la mesure de mon importance. Arrivé en ce lieu je m'enorgueillis de ma renommée. J'ai ma réputation à défendre. Je ne peux pas me permettre de faiblir. D'ailleurs les Avignonnais le savent bien je ne transige jamais. Eux et moi nous ne faisons qu'un surtout l'hiver lorsqu'ils s'emmitouflent chaudement dans leurs larges manteaux. Insidieusement je me glisse, transperce leur chair sensible d'un froid glacial qui les engourdit à l'arrêt des bus. Transis, battus à plate couture, leur visage prend rapidement la teinte d'une tulipe violacée. Certains râlent après moi mais est-ce ma faute si les gens sont devenus frileux ?

Bougon je me réfugie dans des rafales contrariées sous les arches médiévales du Pont d'Avignon que j'affectionne particulièrement. Je soulève quelques vaguelettes avant de disperser les embruns au-dessus des flots donnant à cette image de gouttelettes en suspension la touche d'une image impressionniste.

Enfin, ventre à terre je chahute quelques péniches amarrées sur les quais.

Mais c'est l'été pendant le festival je mets un point d'honneur à être présenté. Moi aussi j'ai droit à des égards dus à mon âge. Aucun touriste ne peut quitter Avignon sans que nous ayons été présentés.

Aucune des affiches placardées sur le centimètre carré de mur encore disponible ne me résiste. Scotchées, agrafées ou punaisées à la hâte elles s'agrippent vainement à quelques bouts de ficelle évoquant une nuée de papillons pris au piège. D'autres collées, plus gaillardes imprimés haut en couleur vantent les mérites des spectacles.

Mais ma force est telle que même les plus pimpantes, les plus hilares dessinées sous les traits d'un crayon burlesque sont enlevées comme dans une comédie de Feydeau.

Quelle joie alors de voir s'envoler ces fanions en folie, ces affichettes bariolées accrocher les mollets de quelques touristes qui douteraient de ma détermination.

Seul le Palais des Papes solidement ferré dans ses geôles, bien ancré dans ses souterrains résiste à ma virulence. Aucune de mes bourrasques ne peut l'atteindre. Même ma complainte la plus chuintante glisse lamentablement sur le roc papal.

Vaincu, je m'en retourne décoiffer quelques imprudents quand je ne déorne pas quelques innocents....

Enfin dans mon élan, pris dans ma tourmente, je déboule dans la plaine de la Crau où même la tarasque de Tarascon ne m'impressionne pas. Je croise au hasard le moulin de Daudet mais je constate avec tristesse que depuis bien longtemps je ne suis plus d'aucune utilité moi qui ai fait la richesse de toutes les meuneries de la région.

Pas un arbre, des herbes folles, des joncs pensants, je m'égare dans la Camargue au milieu des étangs et des flamants qui s'accommodent fort bien de ma présence.

Le temps de fouetter cette immense étendue je flâne dans quelques cours d'eau, gonfle la crinière de chevaux sauvages, un tableau emprunté à Gauguin, je chahute quelques barques de pêcheurs puis gaillardement je double le phare de Beauduc, sentinelle éclairée, dernier rempart des terres inondées et sans m'en retourner je m'élance sur cette méditerranée, immense et bleu d'azur, juste pour entendre quelques voix crier mon nom :

-Le Mistral, le mistral... mistral.....